

*directrices, cachées dans les profondeurs de la conscience, aux exemples et aux applications qui les contrôlent, les vérifient ou les corrigent, offre, pour l'enseignement même, un grand avantage. Il permet d'embrasser, de comprendre et d'éclairer toute la matière proposée à l'examen du philosophe.*

*Mais, en même temps que cet avantage, il présente un double inconvénient. L'entreprise de se placer, d'abord, au point de vue des idées directrices découvertes et élaborées par les philosophes est chose pénible. On sera tenté de préférer une méthode qui s'élèverait du plus connu en apparence à ce qui est moins connu, pour la routine et dans le préjugé de la connaissance vulgaire.*

*Nous ferons alors remarquer qu'en réalité la méthode du philosophe conduit du plus connaissable, l'intelligible, au moins connaissable, le sensible. Cet effort de réflexion a, d'ailleurs, une vertu éducative; et c'est le profit original à tirer de l'étude de la philosophie. Enfin on sera récompensé de la peine prise par l'importance des connaissances ainsi obtenues. Ce n'est rien de moins que le résultat des recherches des grands philosophes et la possibilité d'aborder la lecture de leurs ouvrages. On en recueillera, en même temps, un autre avantage, à savoir une lumière abondante et bien distribuée, projetée sur la confusion des exemples naturels, et aussi le bienfait de la hiérarchie ou des rapports introduits dans la juxtaposition incohérente des résultats des sciences positives.*

*Un autre inconvénient sera, pour le sens commun, la nouveauté des termes et de leur signification, qu'il est impossible d'éviter. Mais d'abord l'enchaînement des idées, suivi pendant quelque temps avec attention, ne tardera pas à faire connaître cette signification, plus ou moins détournée de l'usage courant. Au surplus, ces*

126

# COURS DE PHILOSOPHIE

8R

25154



*termes ont été le plus souvent employés, par les philosophes qui les ont mis en crédit, dans leur sens étymologique.*

*Cette méthode exclut les développements oratoires, c'est-à-dire ceux qui sont légitimement employés pour l'exposition verbale et dans l'enseignement de la classe. Cet enseignement ne peut être remplacé par aucun livre. Un cours écrit ne doit être qu'un thème de développement pour la méditation personnelle ou un système de points de repère pour aider au souvenir de l'élève.*

*Enfin, comme il n'y a d'utiles résumés que ceux que l'élève aura faits lui-même, nous nous sommes bornés à des sommaires qui indiquent la suite des idées pour chaque question, et qui pourront servir d'exemple, s'il y a lieu, pour le résumé propre de l'élève.*

---



# COURS DE PHILOSOPHIE

## PSYCHOLOGIE ET MÉTAPHYSIQUE

---

### INTRODUCTION

#### OBJET ET DIVISIONS DE LA PHILOSOPHIE

---

**SOMMAIRE :** La philosophie n'a pour objet aucun des faits observables dans la nature. Ils sont tous étudiés et réduits à des lois par les sciences positives.

Elle est la science de l'esprit connaissant ou de l'activité mentale par laquelle ces faits nous sont donnés dans la connaissance vulgaire et interprétés dans la connaissance scientifique. Elle devient ainsi capable de mesurer le rapport des faits à la réalité.

La philosophie n'a pas d'*objet* propre si l'on entend par *objet* une catégorie particulière de *faits*, semblables à ceux dont les différentes sciences humaines recherchent et établissent les lois, c'est-à-dire le mode régulier de production.

Les mathématiques étudient les relations constantes qui existent entre les différentes portions de l'étendue ; elles établissent, par exemple, que les trois angles d'un triangle sont toujours égaux à deux droits. La biologie définit les éléments essentiels ou organes constitutifs de l'existence d'un animal donné, qui sont, par suite, infail-

liblement rassemblés dans tous les cas de la production de cet être.

Or, on ne trouvera pas une seule catégorie de tels faits qui soient, proprement, du domaine de l'investigation philosophique. Tous les faits, qu'ils soient mathématiques, physiques, biologiques, ou même historiques, sont déjà explorés et réduits à leurs lois propres par des sciences particulières. La philosophie n'a donc pas, dans ce sens, d'*objet* qui lui soit propre.

L'histoire des progrès du savoir humain vérifie, d'ailleurs, cette remarque. La philosophie a d'abord eu la prétention de prendre pour objet propre de sa connaissance *la réalité même de la nature*, saisie directement à travers les phénomènes qui la manifestent au regard de notre expérience.

Cette prétention est, en droit, insoutenable dès qu'on se rend compte que nous ne connaissons précisément de la nature que ces manifestations ou cette *apparence*, et que toute affirmation sur *l'origine naturelle* de ces manifestations est arbitraire et incontrôlable. En fait, elle a conduit à des théories multiples et contradictoires. Il a donc fallu se réduire à l'observation des phénomènes ou des faits, et se borner à constater leur ordre empirique de production.

Aussi les *sciences positives* ont-elles occupé successivement tous les domaines d'abord usurpés par l'ambition des premiers philosophes. Elles les en ont ainsi progressivement exclus, leur enlevant, d'abord, les *faits mathématiques*, puis les *faits physiques et naturels*, les délogeant enfin de *l'étude même de l'homme* ou du domaine des sciences morales. Cette étude objective de l'humanité, attribuée jusqu'au dernier moment à la philosophie, est désormais poursuivie par les procédés des sciences ordinaires, c'est-à-dire par l'interprétation des témoignages et des documents historiques. La philosophie se trouvait donc ainsi dépossédée de l'étude même de l'homme, devenue l'objet d'une science positive et d'une méthode d'observation.

Cependant la science positive se méprend quand elle croit tirer ses connaissances ou ses notions d'une observation exclusivement passive. En effet, les *lois* et les *notions* obtenues par une science sont bien différentes des *faits* sur lesquels cette science fait d'abord porter ses observations et sur lesquels elle appuie ses inductions ou hypothèses. Les relations précises et définitives de grandeur entre les objets mathématiques ne sont ni visibles ni *constatables* dans l'espace. Encore moins peut-on découvrir directement dans un composé chimique ou dans un être vivant les éléments ou les organes qui les constituent. Il y a une intervention de l'*esprit connaissant*, plus ou moins réfléchi et consciente, et un *travail de raisonnement* toujours indispensable dans toute élaboration scientifique, et déjà dans toute connaissance ordinaire ou vulgaire. Aussi, à mesure que les méthodes d'expérience étendaient leurs investigations à plus d'objets naturels, a-t-on vu les *philosophes* se consacrer davantage à l'*analyse de l'entendement*, c'est-à-dire à la *critique des opérations de connaître*, devenue de plus en plus leur principal, pour ne pas dire *leur unique objet*.

On dira peut-être que le savant, conscient de ses procédés d'investigation et rendu certain de la justesse de ces procédés par l'efficacité des lois qu'il découvre, est plus que tout autre capable de les décrire et d'en rendre compte. La philosophie se réduirait donc, selon le vœu des positivistes, à la totalisation des résultats obtenus par les sciences particulières, et à l'énumération des procédés qui ont procuré, dans chacune des sciences, ces divers résultats. Il en pourrait résulter, à la fois, une connaissance des lois les plus générales de la *nature* et une science de la nature de *l'homme* formée de la connaissance empirique de ses procédés constants de penser, de sentir et d'agir.

Mais il est d'abord à remarquer que toute connaissance humaine positive n'est que représentative du réel, et par suite n'exprime qu'un aspect particulier de la nature.



Elle ne peut donc pas prétendre à l'établissement de lois vraiment nécessaires et universelles. En fait, ces différents aspects, loin de se laisser réduire à l'unité, s'opposent irréductiblement. La connaissance que les mathématiciens nous donnent de la nature ne s'ajuste pas d'elle-même avec les définitions des physiciens, des biologistes et moins encore avec les affirmations des sciences morales touchant le pouvoir de l'homme au sein de l'univers. Toute réduction de la diversité des faits à l'unité du mécanisme universel ne saurait être qu'une hypothèse, et, par suite, une entreprise métaphysique, c'est-à-dire philosophique.

En outre, chaque savant, dans l'élaboration de sa science particulière, ignore ou méconnaît les *principes rationnels qui dirigent toute connaissance en général*. Absorbé dans l'étude d'une spécialité, et d'ailleurs préoccupé, dans cette spécialité même, des faits à observer et des expérimentations à faire, il n'a ni le loisir, ni le désintéressement nécessaire pour *étudier l'activité mentale*, présente dans toutes les recherches, constante et uniforme dans tous ses procédés à travers la diversité des méthodes particulières. *Cette analyse de l'entendement, cette critique de l'opération de connaître, cette étude du sujet pensant, appartient en propre à la philosophie et constitue son premier objet.*

La philosophie sera donc constituée, à tout le moins, d'une étude de l'esprit connaissant, c'est-à-dire de l'activité mentale ou de l'entendement guidé, dans la recherche des lois positives, par des idées directrices ou orienté vers l'idéal de la raison. Elle est ainsi, d'abord, *la science de la science ou la théorie des premiers principes de la connaissance.*

Mais cette analyse de l'esprit, qui préside à toute investigation scientifique et la dirige, ne saurait être le résultat d'une observation de faits ou d'une science positive. Elle est une *réflexion*, et nous est fournie par la *conscience immédiate* que l'activité mentale prend d'elle-même par le fait même de son exercice.

La première tâche de la philosophie sera donc une *psychologie* qui étudie l'activité mentale, au moyen de la conscience, dans ses différentes opérations de *penser*, et par suite de *sentir* et d'*agir*. Nous connaissons par là un premier être ou une première réalité, et, par elle, nous avons le moyen d'accéder à la connaissance des autres êtres qui constituent avec nous la nature.

En effet, l'étude réflexive ou psychologique d'une activité orientée vers l'idéal du vrai, du bien et du beau, donne lieu à l'établissement d'une *logique*, d'une *morale* et d'une *esthétique* qui, réglant l'exercice de l'activité mentale, la dirigent dans la connaissance de la nature des choses.

Cette dernière connaissance, ainsi autorisée et réglée par les disciplines précédentes, est l'objet de la *métaphysique*. Elle est la science de l'être en tant qu'être, c'est-à-dire de la réalité des choses, non pas instinctivement ou directement perçue, mais seulement conjecturée conformément aux exigences de l'esprit et en raison des manifestations de la nature.

---



PREMIÈRE PARTIE

**PSYCHOLOGIE**



# LIVRE PREMIER

## OBJET DE LA PSYCHOLOGIE

---

### CHAPITRE PREMIER

#### CARACTÈRES PROPRES DES FAITS PSYCHOLOGIQUES. LA CONSCIENCE

SOMMAIRE : 1. La psychologie est l'étude des opérations dans lesquelles l'activité de l'âme se perçoit directement elle-même. Cette activité immédiatement présente à elle-même s'appelle conscience. — 2. Dans toutes les représentations que l'âme se forme des objets de la nature, cette activité est impliquée dans l'opération même de les percevoir. — 3. La conscience est donc différente des sens, comme l'opération de percevoir est distincte des objets dont elle forme la représentation ou notion. Elle est une connaissance intuitive d'elle-même et non conjecturale, réelle et non phénoménale, incommunicable et impénétrable. Elle doit servir de modèle ou d'idéal à tous les autres procédés de la connaissance. — 4. La conscience n'est donc ni un sens interne, ni un reflet de l'organisme physiologique. Elle n'est qu'exprimée, mais non directement présente, dans les faits moraux et les événements historiques.

**1. L'objet étudié par la psychologie est caractérisé par cette propriété singulière d'être une conscience.**

La psychologie peut être définie d'abord comme une étude de l'âme humaine dans ses manifestations propres, qu'on appelle les *faits* ou les *événements psychologiques*.

Il faut, pour déterminer la vraie nature des *faits psychologiques*, définir leur caractère propre de faits ou *d'événements de conscience*. Cette propriété, en effet, les distingue de tous les autres faits, quels qu'ils soient, proposés à l'étude des différentes sciences positives. Peut-être même que l'emploi du terme de *faits psychologiques*, dont on a coutume de les désigner, engendre une équivoque dangereuse, qu'il serait prudent d'éviter en se servant du terme plus exact *d'opérations psychiques* ou de *modifications de l'activité consciente*, pour signifier l'objet propre de la psychologie.

En effet, un plaisir ou une douleur, un désir, un raisonnement et la prévision de l'avenir qui en résulte, une délibération et une décision de la volonté din :rent trop manifestement du cours des astres, de la propagation de la lumière, de la constitution anatomique ou physiologique d'un animal pour qu'on puisse, sans abus et sans danger, englober et confondre tous ces objets sous la désignation commune de *faits*.

D'ailleurs, pour mettre en lumière le caractère original de l'objet de la psychologie qui est *la conscience*, il suffira de se placer successivement, d'abord au point de vue du sens commun ou de l'observation sensible, qui est aussi celui de la science positive; puis au point de vue de la connaissance philosophique.

Vous verrons, par là : 1° qu'il existe un tel objet, qui ne peut pas être assimilé aux objets des sciences positives; 2° que cet objet est atteint par un mode de connaissance original incomparablement supérieur aux procédés de l'investigation scientifique.

## 2. Existence de la conscience.

Pour le sens commun ou la connaissance vulgaire et aussi pour la connaissance scientifique, l'ensemble des choses ou la nature se compose d'objets sensibles et observables, et nous nous apparaissent à nous-même comme l'un d'entre ces objets. Du point de vue de la connais-

sance philosophique, un aspect tout différent de la nature des choses se révèle.

1° Outre les objets sensibles et observables, en nous y comprenant nous-même, il faut reconnaître au moins l'existence de l'esprit, c'est-à-dire du *sujet connaissant* qui *constate* et *se représente* ces objets.

2° Cet esprit ne se borne pas d'ailleurs à percevoir, en les constatant, ces différents objets. Il contribue par son opération, ou l'exercice de l'activité qui le constitue, à la perception qu'il en a. En effet, dans toute représentation d'objet, depuis les faits de la connaissance vulgaire jusqu'aux notions élaborées par la connaissance scientifique, se trouve impliquée une activité pensante qui se représente ces objets, en faisant usage de la raison, c'est-à-dire en raisonnant. Ce *raisonnement* ou cet exercice de l'activité mentale, c'est l'esprit.

3° La vérité des faits et des objets perçus, c'est-à-dire leur réalité, objet de notre croyance et contenu de notre affirmation, dépend donc en définitive de cette opération de l'esprit. En effet, la réalité de leur existence et la définition de leur nature ou essence leur est communiquée par le raisonnement, c'est-à-dire par la vertu et le jugement de l'esprit connaissant.

Descartes, dans la seconde de ses *Méditations métaphysiques*, examine un morceau de cire et en vient à cette conclusion : « Si je juge que la cire est, ou existe, de ce que je la vois, certes il suit bien plus évidemment que je suis ou que j'existe moi-même de ce que je la vois... De même, si je juge que la cire existe, de ce que je la touche, il s'ensuivra encore la même chose, à savoir que je suis; et si je le juge de ce que mon imagination me le persuade ou de quelque autre cause que ce soit, je conclurai toujours la même chose. Et ce que j'ai remarqué ici de la cire se peut appliquer à toutes les autres choses qui me sont extérieures et qui se rencontrent hors de moi. »

Concluons. Les représentations des choses que se forme la pensée ou l'esprit, en d'autres termes, tous les objets



perçus ont donc *deux aspects* différents, quoique inséparables. Ils peuvent être étudiés de deux points de vue différents : le point de vue scientifique ou *positif*, qui les considère en tant que *faits physiques* ou naturels, et le point de vue psychologique ou *philosophique*, qui les examine sous leur aspect conscient ou en tant qu'*opérations de conscience*.

Ainsi, en tant que *faits physiques*, nos représentations sont un objet *donné* à l'esprit. Elles *désignent* une réalité différente de nos modifications et qui ne peut être, par suite, que conjecturée. En tant qu'*événements psychiques* ou psychologiques, ces mêmes représentations sont l'*opération* par laquelle nous constituons la signification ou valeur représentative des objets perçus, c'est-à-dire par laquelle une réalité objective leur est attribuée. C'est donc bien l'activité consciente qui construit l'objet sensible ou la notion scientifique et, par suite, c'est la connaissance des opérations de cette activité, impliquée dans la formation de la représentation, qui peut seule nous instruire de la vérité des objets.

L'âme, dit à bon droit Descartes, est plus aisée à connaître que le corps, car plus nous connaissons de propriétés des corps, mieux aussi nous connaissons notre propre pensée ou notre âme. Pour la même raison, la connaissance de l'activité qui pense ou de l'âme est indispensable pour que l'on puisse former une représentation, fondée ou critique, de quelque objet que ce soit.

Descartes dit encore dans la même *Méditation* : « Si la notion de la connaissance de la cire semble être plus nette et plus distincte après qu'elle a été découverte, non seulement par la vue ou par l'attouchement, mais encore par beaucoup d'autres causes, avec combien plus d'évidence, de distinction et de netteté me dois-je connaître moi-même, puisque toutes les raisons qui servent à connaître et concevoir la nature de la cire, ou de quelque autre corps, prouvent beaucoup plus facilement et plus évidemment la nature de mon esprit ? »

### 3. Définition de la conscience.

La conscience, c'est-à-dire la connaissance, tout à fait originale, par laquelle nous nous connaissons nous-même est donc :

1<sup>o</sup> *Intuitive*, c'est-à-dire directe, immédiate ou réflexive. Les faits psychologiques, ou mieux les opérations de la conscience se distinguent nettement, par ce caractère, de toutes les autres catégories de faits observés par les sens ou étudiés par les sciences positives. Ces autres faits ne sont perçus que par les sens, et ne peuvent être imaginés ou définis qu'au terme d'un raisonnement plus ou moins décisif. Je me *représente* la cire ou mon propre corps; mon imagination ou mon entendement me fournissent une définition plus ou moins conjecturale de leur nature ou de leurs propriétés. J'ai de moi-même, par conscience, une *connaissance immédiate* qui n'est pas représentative, mais réflexive et réelle.

2<sup>o</sup> Cette connaissance intuitive est donc réelle et non pas seulement phénoménale ou empirique, comme celle que j'obtiens, par les sens ou par la science positive, des êtres différents de moi.

3<sup>o</sup> Cette connaissance est si parfaitement immédiate qu'elle est impénétrable ou inaccessible à tout autre qu'au sujet conscient, et qu'il n'y a aucun moyen de la communiquer. Je peux *exprimer* ou faire entendre à autrui mes pensées, mes sentiments, mes vœux; il m'est impossible de les lui faire *percevoir* ou ressentir.

4<sup>o</sup> Cette connaissance, aussi parfaite que peut l'être une connaissance humaine, peut et doit servir de modèle à la méthode de toutes les autres sciences, qui ne sont concrètes et réelles, comme nous le verrons en *Logique*, qu'à proportion qu'il leur est donné de se rapprocher de cet idéal.

#### 4. Définitions de la conscience à rejeter.

La conscience n'est donc pas :

1° Une *observation interne*, ou un regard intérieur qui atteindrait des faits ou événements psychologiques, analogues aux faits physiques ou naturels, et qui autoriserait par suite, en psychologie, une méthode imitée de la méthode des sciences physiques ou positives. La conscience se connaît elle-même. Elle est, indivisiblement, *l'objet et le sujet* de cette connaissance.

Nous avons vu plus haut (2) que toute représentation, tout objet perçu, présente deux aspects inséparablement unis, mais dont le discernement fait la séparation entre les sciences positives ou de faits, et la connaissance psychologique ou par conscience. Or il n'est pas possible que *le phénomène*, qui est toujours l'aspect physique ou naturel de l'objet perçu par le sujet pensant, c'est-à-dire sa relation avec le non-moi, puisse jamais devenir l'objet de la psychologie, qui s'attache à un aspect tout différent, puisqu'elle étudie *l'opération connaissante* ou l'activité du sujet, c'est-à-dire le moi.

Pourtant, cette conception d'une conscience, *sens interne*, faculté d'observation empirique, qui a fait donner le nom trompeur de faits psychologiques à l'objet de la psychologie, a été celle d'un trop grand nombre de psychologues. Elle les a exposés, sans défense, aux objections du positivisme (voir plus loin 7) contre la possibilité et, en tout cas, contre l'efficacité de l'emploi d'une pareille méthode. En effet, s'il n'existe pas une opération de l'âme, objet d'intuition immédiate et non pas d'observation empirique, objet réel et non pas phénoménal, il n'y a pas de psychologie à proprement parler ou vraiment originale et distincte des sciences de la nature.

Il faudra donc, malgré Stuart Mill qui voudrait maintenir l'existence distincte et séparée d'une psychologie empirique, accorder à Auguste Comte qu'il n'y a pas de lois psychologiques originales. « La science mentale

n'est qu'une simple branche, la plus élevée et la plus obscure, de la physiologie. » S'il s'agit, en effet, d'une science de faits et d'une méthode empiriste, la psychologie ne saurait être constituée que d'inductions établies sur l'observation des faits biologiques, complétée par l'observation des faits historiques ou sociaux.

2° Mais si la conscience est le sentiment immédiat de l'activité mentale dans son opération même, elle ne saurait être regardée comme un *simple reflet*, ou *épiphénomène*, qui accompagnerait d'une manière intermittente, et n'exprimerait que d'une manière confuse, les événements physiologiques prétendus seuls réels. En effet, les événements physiologiques, c'est-à-dire l'organisme humain tel qu'il tombe sous l'observation sensible, sont seulement une *représentation* que notre esprit se forme de l'être en tant que vivant; tandis que l'activité consciente est *l'activité même* qui se forme cette représentation. Elle est donc *logiquement* antérieure à cet organisme dont on veut qu'elle ne soit qu'un reflet ou un épiphénomène. Elle en soutient et fonde la représentation ou notion, loin de pouvoir être fondée sur elle et expliquée par elle.

3° On peut, si l'on veut, appeler faits psychologiques les *événements historiques*, c'est-à-dire les manifestations de l'activité proprement humaine, réfléchie et libre. Cependant ces événements ou faits moraux ne sont psychologiques que si nous les prenons à leur source, c'est-à-dire si nous les considérons dans leur rapport à *l'activité libre et consciente* des agents historiques. Si nous les considérons, au contraire, en tant qu'ils nous sont donnés, ils deviennent pour nous des phénomènes physiques, naturels, et, par suite, une fois de plus, des représentations qui ne sont conscientes que dans et par l'activité consciente qui nous les fait percevoir.

Il n'y aura donc, tout bien examiné, de vraiment psychologique ou conscient que l'activité déployée par le sujet lui-même, ou par un sujet pensant en général. Et ce sera l'unique et véritable *objet de la psychologie*.

## CHAPITRE II

### PORTÉE ET LIMITES DE LA CONNAISSANCE PAR CONSCIENCE. DEGRÉS DE LA CONSCIENCE. LES PETITES PERCEPTIONS. L'INCONSCIENT.

SOMMAIRE : 5. Notre conscience ou activité propre est solidaire de toutes les activités de l'univers. Elle connaît son activité directement, et, indirectement, les influences qui collaborent avec elle dans toutes nos opérations. — 6. Cette influence lui est d'abord indistincte et à peu près inconsciente. Elle donne lieu aux petites perceptions dont on ne s'aperçoit pas. On en trouve de telles dans la vie affective, dans la vie connaissante et même dans l'activité volontaire. — 7. Il en résulte que notre conscience, d'abord capable de réflexion sur soi-même, doit s'aider ensuite d'observations portant sur les influences qui lui viennent du dehors. — 8. D'où l'emploi nécessaire de méthodes auxiliaires qui se résument en la psychologie historique ou comparée. — 9. De la méthode appropriée à l'objet de la psychologie.

#### 5. Notre conscience ne renferme pas seulement des produits de son activité autonome.

De tout ce qui précède, on sera tenté de conclure qu'il peut suffire à notre activité mentale de se replier, par conscience, sur elle-même pour saisir d'une vue immédiate et infallible sa vraie nature et celle de toutes les opérations et de toutes les modifications dont elle est capable. Mais notre conscience ne renferme pas seulement des produits de son activité autonome. Même dans l'exer-

cice le plus volontaire ou le plus indépendant de notre activité propre, il y a toujours une collaboration de la nature ou du non-moi. Tout ce qui pénètre dans la conscience, du fait de cette influence étrangère, et dans la mesure même où il en dépend, est appelé *inconscient* ou, plus exactement, *indistinctement conscient*.

Leibniz, qui voyait dans la perception une des propriétés essentielles de l'âme, appelait ces modifications obscures de la conscience spontanée ou provoquée des *petites perceptions*, qu'il opposait à la perception claire et distincte, privilège de la conscience autonome et réfléchie. Il réservait à ce dernier genre de connaissance le nom d'*aperception*. Il peut en effet y avoir et il y a en réalité des états de la conscience ou des modalités du sujet que celui-ci *perçoit*, mais dont il ne *s'aperçoit* pas.

Notre activité propre, en tant que solidaire de toutes les autres activités de la nature, est toujours à la fois « causée et causante ». Mais plus elle est « causée » ou déterminée du dehors, moins elle met de soi dans les états où elle se trouve, et par suite moins elle a d'« aperception » de ces états. Il y a des états qui sont presque exclusivement provoqués; la conscience y est obscure, parce qu'elle est irréfléchie et *spontanée*. Il y en a d'autres où elle est réfléchie, parce que l'activité propre y prédomine et prend une connaissance distincte de sa propre opération et de ses propres effets.

#### 6. Différents degrés de la connaissance par conscience.

Voici d'ailleurs quelles sont les principales étapes de ce progrès :

1° Le plus bas degré de la conscience correspond à ce qu'on appelle *la vie instinctive et sensible de l'esprit*, et aux modifications affectives.

Nous percevons confusément l'état de notre santé quand il est normal. Nos inclinations et nos sentiments

habituels, comme l'amour de la vie, de la sécurité, notre affection pour nos proches, nous échappent quand rien ne les contrarie ni ne les menace.

Les impressions et les objets qui nous sont familiers : le contact de nos vêtements, la pression de l'air, le maniement des objets usuels, le bruit du moulin pour le meunier, etc., sont choses à peu près insensibles dans les circonstances ordinaires. Mais par la même raison qui fait que les objets nous deviennent présents et conscients chaque fois et à mesure qu'il nous est utile de les percevoir pour en tenir compte, ainsi toute impression nouvelle ou changée nous frappe et nous devient sensible, parce qu'elle nous intéresse et nous force de nouveau à réfléchir. Puis, en se répétant, elle devient à son tour indistincte et rentre dans la confusion du spectacle habituel.

2° Dans *la vie intellectuelle ou connaissante*, l'expérience pure, c'est-à-dire les sensations qui ne sont pas réduites à des objets ou à des lois, nous échappe.

Par exemple, nous ne percevons pas encore, ou nous cessons de percevoir distinctement les qualités sensibles des objets de notre perception habituelle, à l'exception de leurs propriétés visuelles ou tactiles, dont nous avons toujours à tenir compte.

Nos jugements et nos idées sur les choses ne retiennent que les rapports et oublient les termes sensibles que ces rapports relient. Le langage, qui est le premier degré de la connaissance intellectuelle, en fournit un fort bon exemple. Nous ne sommes plus sensibles qu'aux mots entendus, tandis que nous n'avons qu'une perception sourde des objets particuliers que ces mots désignent. On appelle *psittacisme* cette ressemblance de notre langage avec celui des perroquets.

3° Dans *l'activité volontaire* même, il y a des sentiments qui influent invisiblement sur nos décisions, et qui nous empêchent d'être entièrement libres ou indépendants de la nature. De là vient la partialité inévitable de nos affec-

tions et de notre conduite toujours influencée par nos sentiments.

Ainsi, selon le degré d'activité personnelle déployée et impliquée dans nos différentes modifications de conscience ou événements psychologiques, nous sommes plus ou moins conscients du résultat obtenu. Or cette activité est toujours présente, ne serait-ce que dans le fait de *recevoir* l'impression ou de *subir* l'influence venue du dehors. Il n'y a donc pas d'inconscience à la rigueur, mais seulement un faible degré, à peine sensible, de perception, qui ne laisse pas pourtant d'exister et d'être efficace. Nous verrons dans la conservation latente du souvenir (14), qui est le plus bas degré de la mémoire ou le minimum de souvenir, que les états ainsi conservés restent en nous conscients, quoique inaperçus. En effet, premièrement, il ne faut qu'une occasion pour les faire réapparaître; et, secondement, ils mêlent leur influence aux perceptions actuelles et les modifient. Tout objet perçu serait tout autre si quelque'une des perceptions précédentes n'avait pas eu lieu.

Réciproquement, le maximum d'activité volontaire et indépendante implique encore quelque passivité et renferme, par conséquent, encore de l'inconscient : on peut donc dire que notre conscience ne perçoit jamais en elle un être absolu ou sans relation ni subordination avec le reste de l'univers. La supposition cartésienne d'un « je pense » ou d'un « moi » qui ne laisserait pas d'être, alors même qu'il n'existerait aucune des choses qui sont l'objet de notre pensée, n'est pas soutenable. La conscience que nous avons de nous-même est donc invinciblement limitée à ne se connaître que dans son rapport avec la nature, et, par suite, ne peut pas atteindre en elle une substance, une unité, une initiative absolue.

Pourtant, malgré cette part d'inconscience plus ou moins grande qui obscurcit, sans exception, toutes les opérations de notre âme, et, par suite, la connaissance que nous avons de nous-même, l'étude de la conscience



n'en doit pas moins être d'abord *une réflexion*. La conscience, en effet, se connaît d'abord immédiatement elle-même, et ne peut rien connaître hors d'elle qu'à l'aide de cette première connaissance, obtenue par l'étude de soi.

### 7. Principales objections faites à la psychologie réflexive ou subjective.

On a cependant prétendu réduire la psychologie à n'être qu'une science d'observation et d'induction, comme le sont toutes les sciences positives. La réflexion sur soi serait, dit-on, impossible, et, en tout cas, elle serait une observation très confuse et dépourvue de tout caractère scientifique.

*Première objection.* — a) Il y aurait d'abord *impossibilité* pour l'âme de se regarder penser, ou de se dédoubler en objet à connaître et en sujet connaissant. C'est vouloir, dit-on, d'une fenêtre, se regarder passer dans la rue.

Par cette comparaison et d'autres semblables, on assimile faussement la conscience aux sens ou à l'observation sensible. L'on méconnaît ainsi sa vraie nature, qui est justement d'être et de se sentir être par une opération indivisible.

b) Cette méprise conduit à une autre forme de la même objection. Si je prétends, dit-on, réfléchir sur une opération ou une modification de ma propre conscience, je substitue à l'opération, objet et terme proposé d'abord à ma réflexion, l'opération même par laquelle je prétends l'étudier et en prendre conscience; et ainsi de suite à l'infini, sans pouvoir jamais fixer ni saisir l'objet chimérique d'une conscience ou connaissance de soi par soi-même.

Mais la conscience n'est pas, elle-même, *un fait* ou un *événement passager*. Elle est, au contraire, *l'opération*